

Avant-propos

Avertissement

Propos d'Ali Saliat, recueillis à Mertoutek et dans la Téfedest par Slimane Hachi et Michel Barbaza au cours de conversations informelles, soit dans la zériba de Mertoutek lors de discussions techniques préalablement aux missions, soit lors des nombreuses visites de sites ornés ou au cours des nombreux feux de camps jalonnant les pérégrinations dans les divers secteurs de la Téfedest. L'absence d'enregistrements ou de prise de notes au jour le jour rend impossible la transcription exacte de ces échanges, il en a tout de même subsisté les propos, les traits, les impressions, les ambiances et les dits que « le Temps ! Il est, hélas ! des coureurs sans répit », selon le vers du poète, ont laissé dans nos mémoires. La transcription du récit oral en texte écrit oscille entre le style direct de celui qui tient les propos et la retranscription de ces derniers tels que nous les avons saisis.

« Vous êtes venus nombreux pendant plusieurs années et toi, Souleyman, tu connaissais déjà notre oasis et son petit cours d'eau, Mertoutek où tu as séjourné quelques temps et tu avais déjà promis de revenir revoir si “les danseuses du médaillon” de Ouana Bouya tenaient toujours le rythme et la même harmonie. Et vous voilà revenus, plus nombreux avec tous tes amis pour visiter toute la Téfedest dites-vous, avec “Michal” qui vient d'au-delà de la mer, avec “Oulghid”, “Smaghil”, Yassine et

toutes ces jeunes filles et ces jeunes garçons pleins d'énergie et d'enthousiasme pour essayer de faire parler les bœufs des pierres, qui nous racontent et les Tifnagh des rochers qui nous disent. »



Ali Saliat, chef Touareg de Mertoutek, cliché M. Barbaza.

« Bénissons ces instants qui nous font nous retrouver autour de ce que vous voulez comprendre et que nous sentons, autour de ces images et de ces signes qui sont incrustés dans la roche pour cela même, pour la rencontre du connaître et du sentir dans l'humanité que nous refaisons en ce mirage miraculé de Mertoutek, au pied de l'In Akoulmou, près de la guelta d'Ahor, dans la sérénité que procure la proximité ancestrale de ceux qui ont offert ces images à la durée et dans l'envoûtement que donne la chevauchée tentée des nimbes du mythe que l'on approche comme le mirage de l'horizon. Souvenances, souvenirs, mémoires tatoués dans la chair du granite, enveloppés dans la peau de brume pourpre et bienveillante de l'Ahaggar ancestral qui se souvient de toutes les origines. »

« Je me rappelle parfaitement, bien qu'encore très jeune, d'Abaghor qui accompagnait Jean-Pierre Maître

venu d'Alger il y a plus de 40 ans et qui faisait un peu comme vous ; il était resté plus de six mois chez nous et dans la montagne où il vivait dans une cavité entre les gros rochers où il avait installé ses chambrées. Il creusait lui-aussi la terre pour retrouver des poteries laissées par ceux qui avaient vécu,

il y a longtemps, dans les montagnes “au temps où il pleuvait beaucoup”, comme il aimait à le dire. J'ai appris la Téfedest et ses choses auprès d'Abaghor que je suivais partout où il allait, j'étais son protégé et son disciple, Dieu ait son âme. »

En quittant l'oasis pour aborder la montagne par l'oued Ahor, après le bassin et l'étroit défilé de l'oued Mertoutek, Aâli avait pris l'habitude de nous faire bifurquer un peu à gauche pour nous porter au pied du Ta n Kebran admirer des conques étagées portant des peintures d'une étonnante fraîcheur, d'une magnifique qualité graphique et d'une grande précision figurative bien que déjà stylisées. Il y avait là une belle représentation de chasse au mouflon, mais c'était l'image du musicien et de ses compagnons, que notre guide voulait, que dans un hommage d'abord silencieux, l'on saluât. Alors tous derrière lui, avec son long bâton qui lui servait aussi de canne d'appui lors des escalades, il redessinait dans l'air les contours des deux personnages masculins centraux habillés de jupe à volant et suivait le trait des deux personnages féminins latéraux portant de longues robes aux bras nus et descendant jusqu'aux chevilles. Il revenait sur l'image de l'instrument visiblement à caisse et à corde dont devait jouer le personnage masculin central : « C'est l'ancêtre de notre imzad avec une moitié de calebasse et un manche en bois, il est joué par un homme et avec les doigts. L'imzad de maintenant n'est joué que par les femmes et avec un archer. C'est pour cela que nous disons qu'il s'agit de choses très anciennes. » Aux côtés du personnage féminin de droite se tient une jument gravide la taquinant de la tête dans le bas du dos dans une grande familiarité toute « genrée » et dans une tendre proximité féminine. « Vous voyez bien, c'était les temps du cheval. Dans les campements de maintenant, c'est plutôt les dromadaires qu'on entend blatérer lors des ahal où se produisent les joueuses d'imzad. » D'une voix plus basse, aux oreilles qui peuvent entendre, il ajoutait : « la jument est pleine et quelqu'un, une main de bienveillance alors est venue, bien après la réalisation du dessin, réparer la partie du ventre emportée par une écaille de la roche et éloigner ainsi la menace suprême de la fin des temps. Le monde fut remis à l'endroit et la jument put poursuivre sa grossesse ».

« Ici, la Téfedest soigne ses mystères, les couvre ou les ouvre sur des petites falaises, dans des conques ou des auvents parfois à la portée du regard, mais plus souvent couvés à l'abri des éléments. Vous voyez, là-bas, le grand rocher au pied de la montagne au dôme arrondi ? Il apparaît comme simplement posé avec à sa base une bouche ouverte qui invite à pénétrer dans cet abri et à le visiter au moins du regard. Nous l'appelons le rocher de Ta n Abdel, vous allez voir qu'on ne peut y entrer que fortement courbé ou en rampant pour découvrir sur sa voûte l'image peinte en ocre rouge de deux jeunes hommes en exercice de joute ou de compétition physique, pourrait-on croire. Nous l'appelons aussi “le couvercle”, un peu comme si la Téfedest toujours soucieuse de soigner ses mystères, en faisant basculer ce gros bloc, voulait garder, couvé sur sa voûte, l'image du mystère de la jeunesse et celui de la vie heureuse des pasteurs en attendant leur retour à la fin des temps arides qui ne nous laissent que ce mince filet d'eau de l'oued Mertoutek servant à arroser péniblement nos fragiles jardins et à abreuver nos petits troupeaux de chèvres. En attendant que la montagne se remette à bénir nos terres de ses eaux vives, sous le couvercle s'entretient la mémoire incarnée dans le cristal du granite et se garde le souvenir des grandes cérémonies engageant au pied de l'In Akoulmou, le toit du monde, toutes les communautés, celles des plateaux et celles des hauteurs, celles de la montagne blanche et celle de la noire, dans la célébration et le rituel de l'hymne à la vie. »

« Il est dans notre mémoire et nos manières d'être, nous qui en sommes probablement les descendants provisoirement contraints par l'Aride aux temps du peu, l'ardent désir de revivre en attendant les prochaines pluies, le souvenir de la vie plutôt heureuse des communautés de pasteurs qui ont pris grands soins de confier aux rochers et à la pierre leurs croyances et les choses de leurs vies pour peupler d'images les immenses vacuités. Alors, au pied du majestueux dôme souvent perdu dans les nuages de l'Asker n Ayhed au-delà duquel se tient la lune, sur les rives de l'immense bassin herbacé de Mertoutek où se déversent quelques rivières, coulent des torrents parfois, des ruisseaux ou de capricieux cours d'eau dont l'Igheher n

Ahor, drainant les pentes, les flancs, les piémonts de Oua n Zizeri, de Timalaïn ou de Timedwin. Sur ces plateaux étagés de la Téfedest vivaient dans de nombreuses huttes spacieuses et savamment appareillées, d'heureuses communautés de pasteurs de bovins repus, d'ovins et de quelques caprins tout juste rentrés d'estivage. La cohorte d'humains et d'animaux à sacrifier, accompagnés de chants, de danses et de percussions, se rendaient dans le lieu dédié afin de marquer et bénir l'instant de passage à une autre étape de la vie d'un jeune pâtre ; ce dernier était alors invité à pénétrer en se courbant avec déférence, au sein du sanctuaire sacré du bloc évidé en couvercle et à pouvoir enfin admirer, allongé sur le dos, le regard scrutant le ciel de la concavité, son image métaphorique de victorieux comme ont eu le privilège rare de le faire avant lui d'autres jeunes, passés « maîtres-pâtres » après avoir subi toutes sortes de rites initiatiques. À la fin de la cérémonie, il recevra des mains du grand ancien à la barbe blanche, du conducteur des escalades en estivage, auprès de qui il fut initié aux choses du troupeau, aux retenues d'eau, aux prairies, aux herbes grâces, aux plantes utiles, à celles qui aident les petits et les vieux à passer l'hiver et à celles qui embaument les sourires des jeunes filles, auprès de qui il fut instruit des choses de la montagne, ses pentes, ses vallons, ses crêtes, ses cimes, ses abîmes, ses falaises, ses plateaux, par qui il fut conduit à travers chemins à frayer et voies à tracer, oui ! des mains de grand ancien à la barbe blanche qui lui, en exhibe sept à chaque bras, il recevra en cette nuit de pleine lune son septième bracelet. Oui, c'était au pied du rocher en couvercle que se tenait la cérémonie du port des bracelets comme en témoigne l'image peinte sur la voûte du rocher. Nous faisons encore pareil, à moins grande échelle, avec d'autres objets, moins de faste et moins souvent. »

Avant d'aborder l'escalade, nous passions toujours par le défilé de l'Oued Mertoutek, là où les flancs de la montagne se resserrent pour former des gorges au passage étroit. Aali nous y emmena pour nous donner sa lecture de la gravure d'un grand bœuf au trait fin et des inscriptions libyques, plus tardives : « Celles qui sont tout à fait en haut du rocher, au-dessus du grand bœuf, je n'arrive pas à les déchiffrer. Je comprends

seulement quelques signes, mais je ne sais pas lire toutes les inscriptions, il y a des caractères que personne ne connaît. Mais vous vous souvenez que l'année dernière, nous avions vu une inscription peinte dans le Timedwin, celle-là, j'ai pu la lire : *“Wa nek Amastan righ Dassine”* (“Moi, Amastan, j'ai besoin de Dassine”). On peut se demander pourquoi il s'est donné tant de peine pour que son écrit soit lu et par qui, dans ce dédale rocheux où le plus hardi des hasards n'oserait confier le mouflon le plus aventureux ? C'est précisément pour domestiquer l'étrange, le désert, le vide, ce que nous appelons l'Asouf, le terrible Asouf, qu'il a insufflé vie au rocher, et quelle vie ! En quelques mots, il a dit : “[...] pensez donc, je vous le demande, que peut l'homme, si rare, devant le minéral si profus ? Sinon insuffler vie comme il peut”. Amastan avait senti tout à coup que ce qu'il éprouvait pour Dassine n'avait d'égal que cette immensité. Alors, avec ce qu'il avait sous la main, il logea dans le granite, un monument... Vous avez dû remarquer que ces inscriptions se tiennent toujours en haut des falaises, au bord des précipices, un peu comme des mains secourables prêtes à se tendre à l'ultime instant pour sauver de sa chute la parole qui va choir. Nous les appelons Tifinagh. Elles sont très, très vieilles, celles que je ne sais pas lire sont encore plus anciennes. Et plus anciennes encore sont les peintures et les gravures des bœufs et des autres animaux. Nous appelons tout cela, les images et les inscriptions Tifinagh. »

L'ultime escalade devait porter notre cohorte à quitter tôt le bivouac de Oua n Bouya pour aborder le Timalaïn par l'est et atteindre le petit plateau de l'étage supérieur du Oua n Tissem à près de 2 200 m d'altitude pour admirer les belles réalisations picturales des sommets qui sont de purs chefs-d'œuvre. Aâli pressant un peu le pas nous emmena d'abord devant le grand abri cassé dont les parois portent de magnifiques peintures d'un âge ancien. Là, accoudé à la grande table de granite protégeant les œuvres comme les cordons de protection le font pour les tableaux des musées, il nous montra d'abord les grands personnages auréolés ou, plus trivialement, aux chapeaux, puis les deux danseuses à la coiffure en cimier et s'attarda sur la représentation d'un adolescent en course dont, avec lui, nous

admirions en silence la pureté des formes, les proportions, l'harmonie, l'allant, la vélocité, la jouvence et surtout la multiplication des bras pour figer un mouvement qui ne pouvait être arrêté. « Ici, les ancêtres redoublent de jeunesse et s'apprentent à toujours repartir », nous disait-il, non sans un sourire en coin qui vous en bouche un autre.

« Nous n'avons pas fini avec la jeunesse de ce vieux pays » disait-il le long du chemin de quelques encablures nous menant au petit abri sous bloc du Oua n Tissemt. Là, assis en tailleur tout près de l'entrée de l'abri, il nous indiqua sur la partie gauche de la paroi les trois bergers conduisant le troupeau d'ovins en escalade vers les verts pâturages avec à leur tête le grand maître-pâtre à la barbe blanche et aux sept bracelets à chaque bras que seul l'œil aiguisé comme le sien pouvait entrevoir sur la paroi. Puis, nous vîmes sur la partie droite de l'abri, la représentation de profil de deux jeunes personnages regardant dans le même sens, aux traits du visage très fins et harmonieusement accentués, vêtus de robes à bretelles et décolletées, portant beau avec riches parures de bracelets, de colliers, de pierres et surtout rehaussés de coiffures complexes à chignons enroulés vers l'avant et délicates tresses. « J'ai vu faire de pareilles coiffures longuement élaborées et confectionner de semblables parures dans ma jeunesse » disait-il avec fierté en s'affichant devant le modèle.

Avec grands regrets, les yeux pétillants d'étincelles de ce que nous venions de voir, nous quittions le petit salon d'esthétique coiffant les sommets de la Téfedest pour approcher de la descente menant à Oua n Bouya en empruntant le dénivelé plutôt abrupt encombré d'un chaos invraisemblable de boules de granite de plus en plus grosses. En les contournant, on ne peut s'empêcher de penser que la prochaine boule, la plus grosse pouvait être le globe terrestre lui-même. À l'abord de la descente une mauvaise chute occasionna à l'un d'entre nous une grave et douloureuse entorse de la cheville, le mettant dans l'impossibilité de marcher. La nuit s'approchant, la décision fut vite prise de porter le blessé à dos d'homme à tour de rôle jusqu'au bas de la montagne, à travers le gigantesque

chaos granitique par cette descente grosse de menaces d'accidents encore plus graves. Alors dans une belle solidarité de groupe, passant d'un dos à l'autre, lui dans la douleur muette et la souffrance tue, nous dans l'attention et la prévention à cran, nous pûmes atteindre tous le bivouac de Oua n Bouya à la nuit tombée. Aâli envoya chercher derrière tel rocher une argile spéciale, une kaolinite très fine dont il connaissait le gîte et les pouvoirs et quelques herbes soigneusement indiquées. Après avoir délicatement remis à l'endroit la cheville ointe d'une huile qu'il sortit d'une petite fiole, il appliqua le cataplasme d'argile mélangée à des herbes de sa Téfedest natale et s'endormit non sans avoir jeté au feu quelques brindilles de Takmezout, la plante aux 70 vertus dont la principale était de tenir au plus loin les démons de l'Assouf, le terrible Assouf.

« Vous dites que vous allez raconter dans un grand livre la Téfedest entière, ses gravures, ses peintures et tous les témoignages des temps anciens que nous gardons et soignons comme nous pouvons dans l'espérance des guetteurs d'aubes nouvelles pour remettre tout cela en mouvement. C'est pour cela, n'est-ce pas ? que tous ces vies et vécus du passé nous sont confiés. En faisant cela, nous honorons la confiance des anciens. Votre grand livre fera connaître notre vallée et nos montagnes, la Téfedest de mon élection, aux gens de la Terre entière ; dites-leur que je les attends pour escalader le Timalain derrière le grand maître-pâtre à la barbe blanche aux sept bracelets à chaque bras pour guetter les aubes nouvelles. »

Alors nous lui fîmes la promesse que ses propos ouvriraient le grand livre. En portant la main à sa tête et à son cœur, il leva le bras dans notre direction, pour saluer notre départ et, nous le savions, appeler notre retour.